

56 MERCURE DE FRANCE:

filz, s'écrie-t'elle; lève toi, ô mon libérateur. Apollon prend dans ses foibles mains cet arc qu'il peut à peine soutenir: cependant, ô merveille incroyable! la flèche part, & le flanc du monstre est atteint. La douleur le force à reculer, ses pieds énormes chancelent, & voilà qu'on second trait plus rapide encore que le premier, l'étend aussi-tôt sans vie aux pieds de la rendre Latone. Témoin de ce prodige, le peuple répète avec transport: *Frappe, frappe, ô mon filz! heureuse la mère qui vient d'enfanter son Sauveur!*

L'Envie surprend un jour Apollon, & lui dit mystérieusement à l'oreille: « Je ne puis estimer un auteur dont les ouvrages itonqués peuvent se chanter entre deux soleils: mon poëte est celui dont le vaste génie a produit autant de vers que la mer contient de gouttes d'eau. » Apollon repousse dédaigneusement l'Envie. « L'Euphrate, lui dit-il, est le plus grand fleuve de l'Asyrie; mais avez-vous examiné combien il roule parmi ses eaux de boue, de fange & d'ordure! & croyez-vous, quand les Prêtres de Cérés ont besoin d'eau pour les sacrifices, qu'ils aillent la puiser dans l'Euphrate? Non. Ils

» préfèrent pour cet usage sacré l'eau de
 » quelque ruisseau inconnu, dont la sou-
 » ce claire & limpide n'est souillée d'au-
 » cune impureté. »

O Apollon ! sois nous favorable ! exau-
 ce nos vœux ! mais que l'envieux soit à
 jamais confondu.

NB. « Callimaque saisit l'occasion de cet hym-
 » ne à Apollon, pour répondre à ceux qui lui re-
 » prochoient d'être incapable de produire un ou-
 » vrage de longue haleine. On sait qu'il pensoit
 » à-peu-près comme Lafontaine.

» Les longs ouvrages me font peur ;

» Loin d'épuiser une matière ,

» On n'en doit prendre que la fleur.

FAB. liv. 6.

» & on a retenu cette sentence de notre poète ;
 » qu'un grand livre est souvent un grand mal. »

Par M. Poullain de Fleigne.

LA DÉFIANCE PUNIE.

Fable.

JADIS l'Amour & l'Hyménée

Goûtoient, dans l'union, des plaisirs dignes d'eux ;

Par cette amitié fortunée

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Ils montroient aux humains le grand art d'être
heureux.

Rien ne troubloit une paix si profonde ;
Tous deux d'un pouvoir mutuel
Gouvernoient sagement le monde ,
Et pour les adorer il n'étoit qu'un autel.
Vers cet instant où le soleil ,
Pour aller chez Thétis semble oublier la terre ,
Le petit Dieu qui préside à Cythère,
Auprès de son ami se livroit au sommeil.
Qu'aux yeux de l'Hyménée il paroissoit aimable !

L'instant étoit avantageux ,
Morphée à l'embellir est toujours favorable ;
Mais sur un si beau corps . . . quel contretems
fâcheux !

L'Hyménée apperçoit des ailes ;
Il pâlit à ce triste aspect ,
Son ami lui devient suspect.
Il croit déjà sentir , dans ses craintes mortelles ,
L'Amour , pour s'envoler , s'arracher de son sein.
Enfin il prend sa torche ardente . . .
Les ailes qui troubloient son ame déssante
Alloient être bientôt détruites de sa main.
L'Amour s'éveille . . . ah ! quelle peine extrême ;
De trouver criminel un objet que l'on aime !
Pour lui la défiance étoit un mot nouveau ;
Il fut plein de colère un ami si perfide ,

Et le vent, excité par son aile rapide,
Du sensible Hymenée éteignit le flambeau.

Lorsque la défiance une fois nous inspire,
Elle est au vrai bonheur un obstacle fatal,

Et d'elle on peut justement dire
Que le remède est pire que le mal.

Par M. Desperoux fils, de la Rochelle.

FABLE ORIENTALE.

UN Sage, en sortant du bain,
Un jour trouva sous sa main
Certain petit morceau de terre
Echappé du coin d'un parterre;
Charmé de son parfum subtil,
Es-tu de l'ambre, lui dit-il ? ..
Oh ! non, je suis fort peu de chose ;
Mais j'ai passé des jours avec la rose.
Ainsi près d'un Trajan l'on devient un Titus,
Vivez avec Caton, vous aurez ses vertus.

Par Mlle Coffon de la Cressonnière.

*VERS à une Dame qui a fait présent à
l'Auteur d'un nœud d'épée, sans se faire
connoître.*

DOIS-JE à l'amour ou bien à l'amitié ;
Ce nœud tissé par la main d'une belle ?
A de si doux panchans mon ame peu rebelle ;
Seroit bientôt avec eux de moitié ;
Mon cœur fut toujours prêt à témoigner son zèle
Pour l'amour ou pour l'amitié.
Mais il se trouve en cette affaire
Un assez fâcheux embarras ;
Du nom de la Beauté l'on me fait un mystère ;
Et le sort jaloux ne veut pas
Que je connoisse la bergère,
Qui, trop discrète & trop sévère,
En m'enchaînant, me voile ses appas.
Puisque l'on s'obstine à se taire,
Je n'irai pas, Dom Quichotte nouveau,
Courir sans cesse après une chimère,
Ni me tourmenter le cerveau.
Voyons un peu. . . pour me tirer de peine,
Et mettre là dessus mon esprit en repos,
Si j'allois faire une neuvaine
Au dieu qu'on révère à Paphos ?
Oui ; c'est bien dit : dès ce soir je commence ;

Et vais tout préparer pour me mettre en chemin ;
 Je forcerai l'Amour à rompre le silence ,
 Et je pourrai connoître enfin
 L'objet de ma reconnoissance.

E N V O I.

Belle inconnue , agréez mon hommage ;
 Mon cœur , sensible à votre souvenir ,
 Reçoit ce présent comme un gage
 D'une amitié qui doit à jamais nous unir ;
 Mais , pour couronner votre ouvrage ,
 Daignez , exauçant tous mes vœux ,
 Dissiper enfin le nuage
 Qui depuis trop long-tems , vous dérobe à mes
 yeux.

Par M. de B.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois d'Août 1773 , est *Enseigne* d'un cabaret ; celui de la seconde est le *Baiser* ; celui de la troisième est le *Poëte* ; celui de la quatrième est l'*Ombre* Le mot du premier logogryphe est *Vendange*, où se trouvent *Eden, Eve, Ste Anne, Ange, ave, Agde, Agen, Gand, Evadné, âne, nége, âge, an, année, gêné, dé à coudre* ; celui du

62. MERCURE DE FRANCE.

second est *Langue*, où se trouvent *lune*,
Ange, *âne*, *Gaule*, *glu*, *gale*, *âge*, *eau*,
nage, *glane*, *an*, *angle*; celui du troisiè-
me est *Montre*, où l'on trouve *renom*,
Rome, *mort*, *mont*, *or*, *trône*, *Noé*, *to-*
me, *orme*, *more*, *note*, *re*, *mot*, *Mer*;
celui du quatrième est *Liard*, où se trouve
lard.

É N I G M E.

NOTRE existence est due à la nécessité:

Heureux celui qui n'a que faire

De notre ministère,

Et nous laisse en tranquillité!

La folâtre jeunesse

Se rit de nous dans ses chansons,

Et sitôt que nous paroissions

Nous faisons fuir une maîtresse.

Mais enfin à celui qui de nous s'est berné,

Autant lui peut en pendre au né.

Par M. . . . de Paris.

Paroles de M. Sim. . . .

Musique de M. Chaty. . .

Septembre
1773.

On doit Jurer; S'en-ga-

-ger n'est pas sa-ge, Il faut

sai-sir Les e-clairs du plaisir;

C'est à l'amant In-cons-tant et

vo-la:ge Que le Dieu des a:-

-mours Pro-met d'heureux jours.

A U T R E.

PETITE cheminée,
 Souvent mal ramonée,
 Ayant trois pieds pour mon soutien ;
 Voilà mon composé ; j'agis ou mal ou bien,
 Selon la main réglant mon ministère
 Et suivant sa dextérité ;
 Si bien qu'en un instant j'éclaircis la lumière
 Ou je donne l'obscurité.

Par le même.

A U T R E.

JE suis commun à la ville, au village ;
 Dans le dernier, je suis d'un grand usage,
 On y fait cas de mes talens..
 Voici quel est mon ministère :
 Mon maître, à reculons, me promène à pas lents
 Dans tous les lieux où je suis nécessaire ;
 Mais négligé, je ne saurois mieux faire,
 Pour me venger, que lui montrer les dents.

*Par M. Blairot, abonné au Mercure, au
 Cabinet littéraire, à Versailles.*

A U T R E.

Je ne fais point, lecteur, l'amusement du sage,
 Je n'aime que le bruit, les cris & le tapage;
 On m'évite avec soin si l'on me voit venir;
 L'un cherche à me donner, l'autre à se garantir.
 Qui veut rire avec moi doit me rendre légère,
 Autrement je pourrois faire mettre en colère.

Mon frère, beaucoup plus sérieux,
 N'est bien reçu que dans l'Eglise;
 Ailleurs on lui fait mine grise,
 Il a cinq membres, j'en ai deux.

Par M. Hubert, rue d'Orléans au Marais.

L O G O G R Y P H E.

De peur de vous épouvanter,
 Je ne veux point à votre vue,
 Tel que je suis me présenter,
 Vous auriez l'ame trop émue.
 Par mon art, je vais, cher lecteur,
 Sous diverses métamorphoses,
 Me cacher en votre faveur.

Vous me verrez tour-à-tour femme, auteur,
 Poisson, légume, fruit, ville, .. bien d'autres
 choses.

Ça, commençons : j'ai six pieds bien comptés
 Dont la combinaison vous offre cinq cités,
 Une dans l'Inde, une en Espagne,
 Deux en France, une en Allemagne.
 Plus un amusement sujet à caution,
 Un frère de David; un mont de la Troade,
 Bien célèbre dans l'Iliade;
 Ce qui fait voguer l'Alcion;
 Ce dont on a besoin dans mainte occasion;
 Un nom commun en Angleterre;
 Un grain à l'homme nécessaire;
 Ce dont se munit le soldat
 Lorsqu'il se prépare au combat;
 Le héros de ces grands génies,
 Vulgairement nommés impies;
 En même tems l'Ambassadeur
 D'un Etat aristocratique;
 Un Casuiste, grand directeur,
 Dont le nom est un terme de pratique;
 Un autre que dans son lutrin,
 D'un seul trait plaisant & malin,
 A su peindre le satyrique;
 Une des filles de Laban;
 D'Abubekre & d'Omar le rival redoutable;
 Un dépôt, un poisson semblable à l'éperlan;
 Une humeur qui souvent rend l'homme insocia-
 ble;
 Le nom d'un frère en son couvent;
 Ce que patut toujours un minois grimaçant;

66 MERCURE DE FRANCE.

Un légume abhorré d'Horace ;
Un animal qui vit de gland ;
Un prophète qui n'est pas grand ;
Le premier des humains mort sans laisser de race ;
Un asyle sur mer , un fruit de même nom ;
Oh ! pour le coup vous me tenez... Mais non.

Par M. Huet , P. C. de la D. des F. à Orléans.

A U T R E.

OBJET des vœux ardents de deux ambitieux
Qui se disputent ma conquête,
Transportez ma queue à ma tête,
D'un léger changement, effet prodigieux !
Pour eux je ne suis plus qu'un objet odieux.

*Par Mlle Manabon, de Clermont,
en Auvergne.*

A U T R E.

JE suis de bois ou de métal ;
Tout change sous moi de nature :
Je suis d'assez longue structure.
Quand je suis en repos mes affaires vont mal.
Souvent je sers le luxe & la délicatesse ,

Souvent je fais la guerre aux maux de toute es-
pèce,

Sous l'apparence de prison ,
Je loge dans une maison
D'airain ou de marbre , n'importe ;
Sans toit , ni fenêtre , ni porte.

Lecteur , si tu ne peux encore me connoître ,
Tourne & retourne quinze fois

Les cinq pieds qui forment mon être.
D'abord tu trouveras du bois ,

Un pronom , une négative ;

Un soldat nécessaire , à la marche tardive ;

Une plante essentielle , & deux fleuves fameux ;

Une particule trompeuse ;

Une métamorphose affreuse ;

Un animal majestueux ;

Ce que tu dois être pour plaire ;

Ce que les Rois seuls peuvent faire ;

Ce qui dépareroit le menton de Phylis ;

Ce qui fait quelquefois grimacer tes habits ,

Le contraire de près. T'en faut-il davantage ?

Non , & déjà tu me comprends ,

Et si ton domicile est dans mon voisinage ,

Au moment que tu lis peut-être tu m'entends.

Par M. Pourtales , Capitaine.

 A U T R E .

Avec cinq pieds j'inspire la terreur :
 Sans le premier , je mets l'homme en fureur ;
 Et si vous divisez mon tout en deux parties ,
 La première est l'objet du desir des mortels ,
 Et la seconde est de nos ennemies ,
 Celle dont les effets nous sont les plus cruels .

Par un jeune homme de douze ans.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Christophe Colomb , ou l'Amérique découverte , poëme.

Magna qui tem , sacris quæ dat præcepta libellis
 Victrix fortunæ sapientia. . .

JUV. sat. XIII.

2 parties in-8°. avec des gravures. A Paris , chez Moutard , libraire , quai des Augustins.

LA découverte du nouveau Monde est un de ces événemens que la Muse

de l'Épopée se plaira plus d'une fois à célébrer. Le nouveau poète annonce dans sa préface, qu'il ignoroit, avant qu'il eût fini son poème, qu'une Muse Francoise eût chanté l'expédition de Colomb. Il n'y a effectivement entre la *Colombiade* & le nouveau poème épique d'autre ressemblance que d'avoir agrandi en quelque sorte le motif qui détermina Colomb à se hasarder au milieu des mers inconnues, en lui donnant pour objet de son entreprise de porter la foi dans le Nouveau Monde. Le poète adresse son invocation à la Muse de l'Épopée, & pour mieux nous préparer aux grands événemens qu'il va célébrer, remonte au moment de la création. Il introduit l'Éternel levant le rideau qui cache l'avenir. Lorsque les tems sont arrivés, un des Ministres du Tout Puissant est chargé d'ouvrir à l'Ancien Monde le chemin du nouveau. L'Ange, pour remplir cet ordre, prend la forme d'un vieux marin, & se transporte dans une des Isles Canaries, où Colomb, retiré sous un réduit ignoré, gagnoit sa vie à composer des instrumens de marine.

Un soir se promenant sur le bord du rivage,
 Sans relâche exercé par son bouillant courage,

Il méditoit en soi les moyens peu connus
 D'expliquer à son gré le flux & le reflux :
 Il en cherchoit la cause , & ne pouvoit compren-
 dre

Ce mouvement réglé que nul ne doit entendre ;
 Il rêvoit à loisir : quand tout-à coup s'offrit
 Un objet de pitié dont l'état le surprit.
 C'étoit un malheureux étendu sur le sable ;
 Qui réclamoit de loin son secours charitable :
 Aussi-tôt accourant avec un transport ,
 Il fut le rappeler des portes de la mort.
 Dès que le moribond eût ouvert la paupière ,
 Grand Dieu , s'écria-t'il , je revois la lumière !
 Daignez sous ce climat vous montrer mon sou-
 tien ;

Jouet infortuné du plus triste naufrage ,
 Hélas ! j'ai tout perdu par un cruel orage ;
 Etranger en ces lieux , que vais je devenir ?
 Bannissez , dit Colomb , cet affreux souvenir.
 Tout pauvre que je suis , j'ai du moins l'avantage
 De vous pouvoir aider ; venez que je partage
 Le peu que m'ont laissé de fougueux ennemis :
 Vos malheurs & les miens doivent nous rendre
 amis.

Juste Ciel ! poursuivit le vieillard vénérable ;
 Eh ! quoi , tant de vertu peut être misérable !
 Ah ! que n'ai-je mes biens ! j'eusse sacrifié.
 Généreux inconnu . . . j'en suis assez payé ,
 Interrompit Colomb , en vous étant utile ;

Ce n'est qu'un sentiment naturel & facile :
 Il naît dans tous les cœurs , de la compassion ;
 Ne m'en ayez ainsi nulle obligation.
 Levez-vous , & marchons vers mon humble demeure :

Venez , elle est à vous ; disposez-en sur l'heure.
 Je n'ai pas tout perdu , dit le sage étranger ;
 Il m'est encor resté de quoi vous soulager ,
 Et peut être... Parrons. Je saurai vous instruire
 De secrets importants destinés à produire
 Plus de biens & d'honneurs que vous n'en desirerez :

Vos malheurs à la fin vont être réparés ;
 Et je bénis le Ciel de vouloir bien permettre ,
 Qu'en de si dignes mains je puisse les transmettre !

Cet étranger est le Ministre du Très-Haut qui instruit Colomb de l'existence de l'Amérique & l'encourage à y porter les lumières de la foi. Sathan, comme on le pense bien , cherche à traverser le succès de cette navigation. Il assemble son conseil ; & les Esprits infernaux ne pouvant s'opposer à l'entreprise de Colomb, travaillent du moins à la retarder , en faisant naître des difficultés que les différentes cours de l'Europe opposent aux demandes du navigateur Génois.

Milton a également employé dans son

72 MERCURE DE FRANCE.

poëme les Anges & les diables, mais son sujet est unique, & il paroît bien difficile d'affortir avec succès le même merveilleux à d'autres poëmes. La fiction néanmoins d'un Ange qui prend la figure d'un vieux marin expirant sur le rivage, a pu avoïr été suggérée au poëte d'après un fait rapporté dans la vie de Colomb. Cet homme avoit, par la célébrité de son entreprise, excité l'envie de plusieurs navigateurs contemporains. Ceux-ci ne pouvant lui ôter la gloire de sa découverte, cherchent à la diminuer en publiant qu'il la devoit à un vieux pilote accueilli chez lui après un naufrage, & qui y mourut. Cette historiette eut dans son tems quelque crédit par la disposition où sont la plupart des hommes de saisir le premier prétexte pour s'exempter du tribut d'estime & de reconnoissance, qu'ils doivent à leurs semblables.

La Discorde joue aussi un grand rôle dans ce poëme. Cette divinité infernale n'ayant pu empêcher que la Cour d'Espagne fit équiper une flotte pour l'expédition de Colomb, s'efforce de souffler le trouble & l'effroi parmi ceux qui s'étoient embarqués avec ce navigateur décoré du titre d'Amiral. L'Enfer pour mieux seconder les efforts

efforts de la Discorde, suscite un fantôme semblable à celui qui s'offrit aux Portugais sous la conduite de Vasco de Gama lorsqu'ils voulurent doubler le Cap des Tourmentes.

Pour mieux intimider tous ces séditieux,
 Et consommer plutôt leurs desseins factieux,
 Le colosse agitant sa barbe étincelante
 Couvrit les flots & l'air d'une flamme étouffante;
 C'étoit l'eau qui tomboit de ses cheveux épars.
 L'effroi qu'il répandit vola de toutes parts.
 Ses terribles agens, infames satellites,
 Implacables bourreaux des vengeances prédites,
 Pour redoubler l'horreur excitèrent les airs,
 Déchaînèrent les vents, soulevèrent les mers.
 Il ne s'étoit point vu de pareille tempête,
 Les cheveux hérissés en dressaient à la tête.

Mais l'Eternel qui veille sur Colomb
 fait cesser ces prestiges. Tout rentre dans
 le néant, & le calme renaît. Colomb abor-
 de à l'une des Lucayes; mais les mur-
 mures de ses gens qui n'y trouvent point
 les vivres & l'or qu'ils cherchoient, l'obli-
 gent de quitter promptement cette île.
 La flotte les conduit à Saint-Domingue.
 L'équipage pousse des cris de joie à la
 vue de cette terre fortunée, & y séjourne.

D

C'est même dans cette île que s'accomplissent les desseins de Dieu sur Colomb. Il obtient le don des langues & s'en sert pour expliquer au Cacique, le chef des Insulaires, les mystères de notre Religion. Notre héros missionnaire le convertit à la foi. Il profite de la circonstance d'une éclipse de lune qui devoit arriver le soir-même, & s'en sert comme d'un prodige que le Ciel permettoit pour manifester sa volonté aux Insulaires. Son autorité s'accroît en conséquence sur ce Peuple ignorant ; mais il ne fait usage de cette autorité que pour lui faire goûter la morale pure de l'Évangile. Les Indiens interrogent l'Amiral sur le pays qui lui a donné naissance, ce qui donne lieu au poète de placer dans son poème une description de l'ancien continent & de passer en revue les différens royaumes de l'Europe. Tous ces détails remplissent plusieurs chants. L'amiral qui discours toujours plus qu'il n'agit, employe aussi son éloquence pour engager les naturels du pays à contracter alliance avec lui. La conduite de ses gens ne prévient pas les Insulaires en faveur de cette alliance. Le héros lui-même ne peut se défendre des feux de l'amour ; mais, toujours mai-

tre de ses passions, il ne perd point de vue l'objet de ses travaux. Après l'avoir rempli il s'embarque pour retourner en Europe. L'Enfer, pour nous servir de l'expression de l'auteur, joue alors de son reste. Il excite un ouragan furieux, & empêche les matelots de manœuvrer, en faisant fermenter dans leurs veines le venin vénérien qu'ils avoient contracté en Amérique. Colomb, au milieu de ce danger, plein de confiance dans la protection du Très-Haut, demeure ferme & tranquille. L'orage se dissipe. Une île déserte se présente à l'Amiral. Des courants d'eau l'y conduisent. Il descend à terre, parcourt l'île, & apperçoit sous un berceau de fleurs un groupe de déesses.

Sur l'une il vit briller les dons de la jeunesse ;
 Son teint frais & vermeil éclatoit sans rudesse ;
 Une gaze légère, attachée avec soin,
 La lui fit croire nue en la voyant de loin.
 Elle avoit à la main une superbe glace,
 Où tout se reproduit & jamais ne s'efface.
 La seconde brilloit par tant de majesté,
 Que jusques à son nom, tout en est respecté ;
 Femme d'un certain âge, & d'un voile couverte ;
 Son visage annonçoit, soit quelque grande perte,
 Soit un revers sensible à son cœur affligé ;

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

On voyoit que son corps en étoit négligé :
 Modeste en ses habits , modeste en son langage ,
 Tout paroïsoit en elle aussi simple que sage :
 Un livre couvert d'or se monroit sous son bras ,
 Et lui faisoit souvent prononcer des hélas !
 Ses yeux fixés sur lui l'envisageoient sans cesse :
 Il sembloit arracher , posséder sa tendresse.
 L'autre , d'un air sévère , un bandeau sur les
 yeux ,
 Déconnoit , confondoit les regards curieux ;
 On lisoit aisément sur son visage austère ,
 Que l'innocence même a de quoi lui déplaire ,
 Et qu'il faut être pur comme son chaste sein ,
 Pour lui faire avouer qu'on est & droit & sain.
 Son bras levoit à peine une énorme balance.

Ces trois déesses étoient la Vérité ,
 la Religion & la Justice. La première pré-
 sente son miroir à Colomb , & lui fait
 voir toutes les découvertes que feront en
 Amérique les voyageurs des différentes
 Nations qui suivront ses traces. Cette
 glace , après avoir retracé devant l'Ami-
 ral d'autres tableaux instructifs, s'obscu-
 rit , & Colomb n'y vit plus rien. Il ga-
 gne ses vaisseaux , & après avoir essuyé
 encore plusieurs dangers , se rend en Es-
 pagne , où Ferdinand & Isabelle , pour
 l'honorer d'une manière particulière , le
 font asseoir auprès d'eux sur le trône.